

Slimane Dazi

Indigène de la nation

RÉCIT



DON QUICHOTTE

Indigène de la nation

Slimane Dazi

Indigène
de la nation

Don Quichotte éditions

www.donquichotte-editions.com

© Don Quichotte éditions, une marque des éditions du Seuil, 2018

ISBN : 978-2-35949-634-5

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

À mon père, à ma mère, à mes frères et sœurs,
à mes filles, pour leur soutien inconditionnel.

À mamie Solange Royer,
ma voisine de palier montmartroise.

Je suis à un tournant. Comme souvent. J'ai cinquante-six ans et j'attends la sortie d'un film dans lequel je me suis investi comme rarement. J'y joue le rôle de ma vie, le rôle que j'ai tenu toute ma vie, le rôle du « grand frère », le rôle de l'aîné qui défriche le chemin, l'aîné qui veille et surveille. Je partage l'affiche avec Reda Kateb. Je suis Arezki, parisien d'origine algérienne, et parisien dans le sang. Je suis propriétaire d'un bar à Pigalle, j'ai la gueule de l'emploi, une tête de Parigot bien cassée, un « Parisien du Nord », comme le chantait Cheb Mami, un mec des banlieues métissées qui vient gonfler le cœur de la ville. Je suis un vrai Parisien, une figure des quartiers populaires comme les acteurs des années 1930 que j'ai toujours admirés. Je me sens l'un des *Derniers Parisiens*. C'est le titre du film. C'est moi qui l'ai soufflé à ses réalisateurs, Ekoué et Hamé, les rappeurs de La Rumeur.

Nous sommes le 30 novembre 2016, la sortie est prévue pour février 2017. La réception critique est excellente, le marathon est lancé. Le film est fragile, il faut le défendre : je suis invité à parler, je me dépense sans compter. Je suis en première ligne, je me déploie

sur tous les fronts. Je viens d'achever la promotion de *Chouf*, le film de Karim Dridi, en salles depuis le début du mois d'octobre, et je donne quelques interviews pour l'exploitation française d'un film norvégien dans lequel je tiens l'un des rôles principaux. J'enchaîne les rencontres dans un bureau de la rue La-Fayette. *Les Inrocks*, France 3, Studio CinéLive... Canal + vient me filmer pour un sujet dans « Le Grand Journal ». Je saute ensuite dans un taxi pour participer à une émission de radio. Je suis tendu. Je n'ai pas bien dormi, j'appréhendais la promotion, je ne suis pas toujours à l'aise dans ce rôle, même si j'aime parler. Je n'ai rien préparé. Je ne prépare jamais les entretiens, j'y vais à l'instinct.

Il faut que je sois rentré en début d'après-midi. Je le dis à l'attaché de presse : je dois essayer des habits pour un court-métrage, et la costumière habite à deux rues de chez moi. Dans la voiture, je parle de cigarettes. J'ai arrêté depuis quarante-huit heures. Je fumais plus de deux paquets par jour. Entre quarante et cinquante clopes. Depuis vingt-cinq ans. Quand on me dépose chez moi, je me sens faible. Coup de fatigue ou coup de stress.

Ruby, la femme qui partage ma vie depuis trois années, me demande :

« Tu veux manger ?

— Non, non, je n'ai pas faim, je vais m'allonger un moment. »

Je me couche à moitié habillé. Ruby étend sur moi une couverture et je m'endors. Trois quarts d'heure. Une violente douleur dans la poitrine me réveille, d'un coup. Une douleur horrible, comme si on me cramait au chalumeau. Je me tords, j'essaie de me dégager de

l'étau, je cherche à respirer, mes côtes sont comprimées, elles pourraient exploser, j'ai mal, je sens l'angoisse monter. Je me parle, je cherche à me calmer, je raisonne comme si je pouvais apprivoiser la douleur. Je sens qu'elle diminue d'intensité, la vague se retire, je respire. Deux minutes plus tard, elle revient, plus brutale, plus vive encore. Je suis plié en deux, sans défense. Ruby est inquiète, elle se met à paniquer, elle se démène sans comprendre. Je l'engueule, je crie, je suis mauvais quand je ne me sens pas bien.

« Qu'est-ce que tu veux faire, t'es pas médecin ! Qu'est-ce que tu me fais chier ! »

Elle appelle le Samu, personne ne décroche. Quand elle réussit à parler à SOS Médecins, on lui demande de décrire les symptômes.

« Est-ce que c'est un fumeur ? Il est debout ? Il n'a pas perdu connaissance ?

— Il est debout, mais il a très mal.

— Le médecin est là dans quinze minutes, maximum vingt. »

Au bout de quarante-cinq minutes, le mec n'est toujours pas là. Je suis brisé par la douleur, elle commence à irradier partout, jusqu'au cou. Ruby s'affole. Je crie.

« Tu appelles tout de suite le Samu, s'il te plaît, tu rappelles le Samu. »

Quand elle raccroche enfin, le médecin arrive chez nous. Il me fait un électrocardiogramme. Il a la machine avec lui. Il doit avoir une ligne spéciale pour le Samu : dix minutes plus tard, ils sont là. Ils me soignent dans mon lit.

« Soulagez-moi, je leur dis, je n'en peux plus de cette douleur. »

Je ne leur demande rien d'autre. « Soulagez-moi, s'il vous plaît. » Ils m'injectent un liquide frais qui dilate l'artère, pour que le sang circule à nouveau. Je les regarde faire, je ne perds pas connaissance mais les images se brouillent, il y a du monde autour de moi, des visages qui se mélangent, médecins, ambulanciers, pompiers, je ne sais plus qui est qui. Ma fille, Fayémé, est arrivée entre-temps et je vois passer la peur dans son regard. Ma grande fille. Elle a vingt-sept ans. Elle attend dans le salon, elle s'inquiète. Je suis intubé, torse nu sous une couverture de survie, allongé sur un brancard à roulettes, mais je la rassure comme je le peux.

Les pompiers me descendent pour m'embarquer dans le camion du Samu. La rue est bloquée. J'entends la cohue pendant qu'on m'allonge à l'intérieur. Ruby et ma fille veulent m'accompagner, on le leur refuse.

« Vous allez où ? »

— On l'emmène à Lariboisière. Service cardiologie. Vous ne pourrez pas le voir tout de suite, il va direct au bloc. »

À l'hôpital, les couloirs défilent, je n'entrevois qu'une succession de couleurs blafardes, jusqu'à la salle où me reçoit le chirurgien. Elle est froide, aseptisée, revêtue de peintures fatiguées, un blanc jauni par la pâleur des néons. Je ne vois pas le visage du médecin. Il porte déjà le masque et les gants. On me dilate encore les artères. L'intervention dure près d'une heure. Je reste conscient. Anesthésie locale. Je regarde les têtes et les masques penchés sur moi. Je suis fatigué.

Dans la chambre, Fayémé et Ruby m'attendent, ma sœur Adoum arrive. Et mes frères Baluc et Abdel. Baluc a les yeux rouges, il a peur, notre père est mort à peine un an auparavant :

« Hamdoullah, dit-il. T'es trop jeune pour partir, mon frère. »

Ils restent un moment, tous autour de moi. Les docteurs les poussent doucement vers la sortie.

« Faut le laisser se reposer un petit peu, il en a vraiment besoin, il sort quand même d'un infarctus. »

Un an que j'ai perdu mon père. Qu'est-ce que je fais là ? Un an que je cherche en vain à faire le deuil.

Un an que je lui ai fermé les yeux, à l'hôpital. Il était revenu en France pour être soigné auprès de nous. Il était 2 heures du matin. L'histoire avec mon père tient dans les mots qu'on ne s'est pas dits. On ne les a échangés qu'à la fin, près de son lit d'hôpital, pendant ses derniers mois. À chacun de ses enfants, il a transmis ce qu'il avait retenu tout au long de sa vie, peu à peu, sans s'étendre, en disant de petites choses qui nous ont bouleversés. Nous nous sommes relayés à son chevet. J'y ai passé toutes les nuits. Jusqu'au moment où il a fallu se résigner. Ne plus le retenir.

Je n'ai pas été souvent à Paris pendant les dernières semaines de sa vie. Je tournais un film en Norvège, et je prenais la température de la situation tous les jours, matin et soir, auprès de la famille. Quand je suis rentré, à la fin du mois de mai, j'ai pris mon quart chaque soir, dès 23 h 30, pour partager les nuits avec mon chibani. On a bouclé la boucle : il était venu en France chercher son propre père et l'avait accompagné jusqu'à son dernier souffle, et je me tenais maintenant,

dans la pénombre, à ses côtés. Au petit matin, j'allais lui chercher son croissant dans la boulangerie à côté de l'hôpital ; il n'avait plus même le goût pour ce petit plaisir qu'il affectionnait tant.

La nuit du 7 juin, il a beaucoup souffert, l'infirmière de garde est passée plusieurs fois renouveler sa morphine afin de le soulager. Pour nous, cette nuit a été longue ; pour mon père, elle a pris fin à 2 h 14. J'ai parlé à son oreille durant les trois dernières heures, essayant de retenir le temps. Je voulais sans doute les rattraper, ces moments perdus à ne pas avoir su nous parler, à avoir évité les confidences par pudeur. Je tenais sa main toujours aussi douce, malgré ces années de pelle, de pioche et de marteau piqueur. J'essayais de le rassurer, lui soufflant que je serais toujours là, pour Yemma comme pour la famille. À un moment, sa respiration s'est arrêtée une ou deux minutes. Je n'ai plus senti son pouls et j'ai quitté précipitamment la chambre pour prévenir l'infirmière. Quand je suis revenu, le cœur de mon père était reparti. J'ai pris sa main, et il a serré la mienne.

Mon cousin Wassini, qui avait accompagné mes parents durant leur pèlerinage à La Mecque, était avec moi et avait commencé à réciter la Fatiha, l'une des sourates du Coran. Je l'écoutais attentivement, et, en piètre religieux que je suis, m'appliquais à réciter à l'oreille de mon Hadj de chibani la Fatiha que m'avait apprise ma grand-mère paternelle. J'ai mis un point d'honneur à ne pas pleurer pour lui donner de la force et de la sérénité.

Il est parti paisiblement, j'ai senti son âme quitter son corps sans douleur. Je me suis retenu pour ne pas

craquer. Jusqu'à son dernier souffle. Je voulais que mon père sente que l'aîné de ses garçons n'avait jamais quitté son costard de grand frère. Qu'il était encore et resterait toujours le troisième œil de son vieux, même lorsqu'il ne serait plus là.

On l'a enterré chez lui, en Algérie. Je n'ai pas pu y aller. J'avais deux jours de tournage sur *Braquo*. Je ne pouvais pas leur faire faux bond. Je n'avais pas osé demander. Pas le moment. La température était bonne pour moi, pour mon travail, et pourtant rien ne se passait. Je courais encore après les bons rôles. Ça m'a miné. J'ai pas mal bu pendant quelques mois et souvent rêvé de lui, en compagnie de son frère. Il lui disait : « Non, non, non, Slimane ne peut pas venir, il n'est pas là. » Comme s'il jugeait que mon heure n'avait pas encore sonné. Et maintenant je suis là, dans ce lit d'hôpital. Je ne suis pas passé loin, et je ne suis pas loin de l'avoir cherché. « T'as frôlé la correctionnelle », m'a dit mon frère avant de quitter ma chambre.

Une angoisse qui ne me quitte plus désormais. Même dans cette chambre d'hôpital.

Qu'est-ce qu'il faut que je fasse, putain ? Je suis à l'aube de décoller et, en même temps, ça ne décolle pas. Ça fait des années que ça dure. Et là, je suis à un tournant. Si ce film ne marche pas, s'il ne fonctionne pas, je vais encore passer à côté.

Le lendemain, échographie du cœur. À la sortie du bloc, je retrouve mon frère Moussa. Il est accompagné d'Ekoué et de Hamé, les réalisateurs des *Derniers Parisiens*, qui sont bouleversés. Ils pleurent et leurs larmes me touchent. Mes frères se succèdent à mon chevet.

J'essaie de les rassurer. Je ne pense qu'à une chose : ne prévenez pas ma mère. Ne lui dites rien. Elle ne s'est pas remise de la mort de son mari. Elle pose à peine un pied devant l'autre, elle n'a pas encore repris ses esprits. Ne lui parlez pas de mon cœur. Dites qu'on m'a hospitalisé pour une grosse bronchite.

Ma sœur aînée n'est pas d'accord.

« S'il t'arrive quelque chose, je veux qu'elle le sache. »

Je m'emporte auprès de mon frère :

« Arrête de faire chier, ce n'est pas son problème, c'est le mien. Je lui interdis de le lui dire. Si jamais elle le fait, plus jamais de sa vie elle ne m'adresse la parole. Je lui interdis d'en parler à Yemma. Grande sœur ou pas, je le lui interdis. »

Je suis tendu. À nouveau. Je ne devrais pas.

L'avant-première du film a lieu pendant que je suis à l'hôpital. Le lendemain de la projection, Reda Kateb passe me voir. Il reste un long moment avec moi. En arrivant, il a croisé mes frères et sœurs, enfin, quatre d'entre eux. Ils l'ont salué respectueusement, lui disant tout le bien qu'ils pensaient de son travail et de sa carrière. Il s'assoit à côté de moi, je l'écoute me parler tout en me tenant la main. Il me parle de cette projection au Max-Linder, où le Tout-Paname du cinéma est présent. On discute de la vie, de sa femme, de son fils, de Ruby. Je lui pose une question sur ce futur rôle, Django Reinhardt, qu'il prépare depuis déjà un bon moment. Sans vraiment entrer dans les détails, il me répond que cela avance bien. Après être resté deux heures à me parler et à m'écouter, Reda m'aide à me recaler dans le lit, on s'embrasse comme des frères, en

se promettant de se revoir très bientôt – au grand air. Sa présence me fait du bien.

Ekoué prend son relais, j'ai eu l'occasion de lui parler longuement :

« C'est certainement le plus beau rôle que j'aie jamais reçu. Par contre, je trouve dommage que vous ne l'ayez pas pris comme fil conducteur de l'histoire. Ça m'aurait plu que vous la racontiez du point de vue du grand frère. Ceux qu'on a vraiment oubliés, c'est nous, les "grands frères", la première génération d'enfants d'immigrés, ceux qui ont vécu dans les premières cités et qui ont vu les espoirs partir en fumée, ceux qui ont vu la came arriver, ceux qui ont vécu dans leur chair l'abandon des banlieues et la détresse des petits frères, ceux qui vivaient la misère parce qu'ils avaient le cul entre deux chaises, parce qu'ils étaient à cheval entre deux terres, ni tout à fait là-bas ni tout à fait ici. Le grand écart, ça aura été l'histoire de notre vie. Franchement...

— T'as raison, répond-il, mais c'est ton regard, ta vision de l'histoire. Moi, j'écris sur ma génération, celle que je connais par cœur. Et je voulais mélanger notre histoire à celle de nos aînés. »

Je n'en démords pas.

« Ce n'est pas que vous ayez mal fait, Ekoué, j'adore le film. Mais c'est dommage que vous n'ayez pas fait l'inverse, parce que vous auriez parlé d'une génération qui a été étouffée par les politiques, et oubliée par l'histoire. Même les grands sportifs de cette génération n'ont pas eu droit à la lumière, on n'allait pas recruter les futures gloires dans les banlieues à l'époque. Qui se souvient de Loucif Hamani ? Un immense boxeur. Champion d'Europe, champion du monde militaire.

Il était obligé de combattre sous le drapeau algérien, parce que la France ne lui avait pas donné de licence. Et pourtant c'était le Sugar Ray Leonard de Paname. Il s'entraînait pas loin de chez moi, à Choisy-le-Roi. »

Pendant que je m'adresse à lui, les images du film me reviennent. Je revois la longue discussion entre les deux frères à la fin du film. De cette scène, de leurs mots, on pourrait tirer un long-métrage.

« Tu sais quoi, Ekoué ? Cette histoire, elle m'appartient, peut-être que je l'écrirai un jour. »

Né à Nanterre

Je suis né à l'hôpital de la Maison de Nanterre, en mai 1960.

À la fin du XIX^e siècle, le bâtiment était une prison, un « dépôt de mendicité », un lieu de détention pour parquer les vagabonds, les clochards, les indigents, les mendiants, les malheureux, tous ceux qu'on préférait ne pas voir. C'était devenu ensuite un grand hôpital, avec une maternité qu'on a fermée dans les années 1980. C'est aujourd'hui un centre où l'on accueille les sans-abri, les toxicomanes, les gens de la rue, ceux qui perdent la boule, ceux qui perdent pied. La boucle est bouclée. C'est là que je suis né.

Pendant mes premières années à Nanterre, nous logions rue de Suresnes, dans une petite maison de deux pièces que se partageaient deux familles, celle de mon père et celle de son frère aîné. Ils avaient vécu non loin de là, près des bidonvilles qui s'étendaient sur une dizaine d'hectares d'une terre anciennement occupée par les chiffonniers de Paname. Ils avaient décidé de ne pas imposer ça à leurs enfants, de ne pas les emmener vers ces lieux humides, insalubres, infestés de rats, où on n'abriterait pas son chien de peur qu'il

n'attrape le choléra. Grâce au 1 % patronal, ils avaient déniché cette maisonnette, pas loin du mont Valérien, juste avant l'arrivée en France de ma mère et de ma sœur aînée. Mon père était puisatier mineur, il avait travaillé sur les chantiers du métro parisien à la fin des années 1940, il avait aidé la ville à pousser et à s'étendre. Il voulait laisser derrière lui les cabanes de tôle, de bois, de draps, de chiffons, pour nous offrir le droit de vivre décentement dans un carré de deux pièces. En dur.

Mes repères sont flous. Je n'avais que quatre ans quand nous quittâmes la rue de Suresnes pour rejoindre les premières cités au sud de Paris, mais la maison est encore parfaitement dessinée dans ma mémoire. La coursive servait de coin cuisine et donnait sur une étroite cour où les bruits se mélangeaient et s'amplifiaient, et où se trouvaient des chiottes à la turque. Mon oncle et sa femme avaient quatre enfants. Dans notre pièce, nous nous retrouvâmes vite à six nous aussi : mes frères Moussa et Abdel sont nés à Courbevoie, et ont grandi à Nanterre. Les lits dévoraient l'espace. En guise de salle de bains, nous avions une bassine en étain dans laquelle Yemma nous donnait le bain en prenant soin de bien chauffer l'eau dans une grande théière de trois ou quatre litres qu'elle appelait *boukraj*.

Ce Nanterre du début des années 1960, je l'entrevois plus que je ne le vois. Il me revenait dans les récits de mon père et de mes oncles, dans notre appartement de la cité du Moulin-de-Cachan, quand ceux-ci nous rendaient visite le dimanche et prenaient place autour de la table pour déguster avec appétit le couscous de Yemma. Les langues se déliaient à chaque cuillerée de

RÉALISATION : NORD COMPO À VILLENEUVE-D'ASCQ
IMPRESSION : CPI FRANCE
DÉPÔT LÉGAL : AVRIL 2018. N° 137155 (0000000)
IMPRIMÉ EN FRANCE